

# COMPTES RENDUS



**DESCLAUX Alice, Anthony BILLAUD et Khoudia SOW (dir.), 2022, *Anthropologie appliquée aux épidémies émergentes*. Paris, L'Harmattan, coll. « Anthropologies et Médecines », 307 p., illustr., bibliogr.**

Avec l'arrivée de la pandémie de COVID-19 en 2020 et l'accélération générale de la prévalence des maladies infectieuses dans le monde au cours des dernières décennies, l'expertise des sciences sociales en matière de compréhension et de gestion des épidémies est en demande croissante. Encore faut-il être en mesure de trouver la juste place de ces sciences sociales — et surtout, de l'anthropologie de la santé — dans des interfaces disciplinaires et institutionnelles complexes et des structures de gouvernance parfois conflictuelles. Or, l'idée de ce manuel, écrit principalement à six mains, précéderait de loin l'irruption du deuxième coronavirus. Le projet s'ancrait plutôt dans certains constats tirés de l'épidémie d'Ebola en Afrique de l'Ouest, en 2015, notamment sur la nécessité de mieux arrimer sciences sociales et interventions sur le terrain. L'ouvrage résulte des travaux et des séminaires animés par le Réseau anthropologie des épidémies émergentes, dirigé par Marc Egrot et Alice Desclaux à l'Institut de recherche pour le développement (IRD) à Marseille. Ce réseau compte, parmi ses partenaires internationaux, le CERFIG (Conakry, Guinée), le CRCF (Dakar, Sénégal), la CUB (Bouaké, Côte-d'Ivoire), l'IRSS (Ouagadougou, Burkina Faso) et le LAMA (Cotonou, Bénin). L'ouvrage est donc principalement basé sur des exemples africains (Guinée, République démocratique du Congo, Sénégal, Afrique du Sud ou Côte d'Ivoire), mais pas seulement (Inde, Irak, Irlande, Vietnam, Indonésie, France). Qui plus est, les auteurs prennent garde d'avertir les lecteurs, dans les présentations, que l'ouvrage est destiné à des professionnels de la santé ou à des étudiants de 2<sup>e</sup> cycle maîtrisant déjà les concepts de base de l'anthropologie. Résolument axé sur l'intervention terrain en santé mondiale, *Anthropologie appliquée aux épidémies émergentes* est conçu comme une véritable boîte à outils conceptuels et pratiques. Le genre d'objet qu'on traîne sur le terrain.

Treize chapitres bien définis composent l'ouvrage. Plusieurs encadrés, écrits par une grande variété d'auteurs, sont intégrés tout au long des différents chapitres pour présenter des études de cas ou des problèmes précis, tirés d'épisodes épidémiques passés tels que le Zika, le H1N1, Ebola, le VIH/sida ou encore la tuberculose. De plus, chaque chapitre est précédé d'un aperçu, de sous-objectifs et de définitions pertinentes. Des références complémentaires, en français et en anglais, sont fournies pour chaque chapitre à la fin du livre, de même qu'un glossaire très utile comprenant une centaine de termes, surtout issus de la santé publique, de l'épidémiologie et de la santé mondiale. Ces aménagements formels dans l'organisation du livre sont très utiles pour faciliter la lecture et s'orienter. Le dosage fin entre concepts et exemples de terrain est également très bien réussi. D'emblée, les auteurs abordent les épidémies comme des faits sociaux totaux au sens de Mauss et s'appuient sur les notions fondamentales de l'anthropologie médicale telle que définie par Donald Joralemon (2017) : la maladie est à la fois biologique et socioculturelle, les dimensions économiques et politiques sont fondamentales à prendre en compte pour la comprendre et l'ethnographie permet

d'obtenir une compréhension holistique des faits sociaux liés à ces thématiques. En effet, bien qu'axé sur des problèmes très concrets tels que les procédures entourant les « enterrements dignes et sécurisés » (EDS) — aussi connus comme des « inhumations sans risque et dans la dignité » —, les règles de biosécurité dans les services de santé ou les méthodes de traçage, le manuel ne fait pas l'économie de concepts foucaldiens comme le biopouvoir ou d'une compréhension de la vie sociale des médicaments, à partir des travaux d'Arjun Appadurai (1986). Ainsi, en discutant tour à tour des « cadres » des épidémies, soit « le dispositif de santé globale pour le contrôle des épidémies et son articulation » (p. 41), des relations zoonotiques entre humains et animaux, de la stigmatisation, de la résistance aux antibiotiques, de la vaccination ou des mesures de confinement et de quarantaine, le lecteur effectue des allers-retours constants entre plusieurs échelles d'analyse. Loin de constituer un défaut, c'est plutôt le signe d'un ouvrage très bien composé.

Portant à la fois sur l'anthropologie *de* la santé globale épidémique et sur l'anthropologie *dans* ce champ de recherche et de pratiques, *Anthropologie appliquée aux épidémies émergentes* constitue un véritable tour de force. Espérons qu'il trouve sa place au sein des institutions de santé publique dans la francophonie, incluant au Québec. La pandémie de COVID-19 n'est pas terminée et d'autres maladies infectieuses prendront sûrement des proportions globales dans les années à venir, d'où la nécessité de s'y préparer adéquatement. La place des anthropologues et d'autres chercheurs en sciences sociales de la santé est fondamentale dans ces circonstances, n'en déplaise, selon moi, à certains gouvernements autoritaristes qui se passeraient bien de nos regards sur les dimensions sociales, biopolitiques et thanatopolitiques des épisodes épidémiques. Seul bémol à signaler : la mise en page est un peu faible, comme c'est souvent le cas chez L'Harmattan. La qualité des images laisse parfois à désirer, les marges sont très serrées et les polices de caractère étrangement harmonisées. Hormis ces détails, l'ouvrage est désormais incontournable.

## Références

- JORALEMON, Donald, 2017, *Exploring Medical Anthropology*. London, Routledge.
- APPADURAI, Arjun (dir.), 1986, *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspectives*. Cambridge, Cambridge University Press.

Julien Simard  
Département d'études urbaines et touristiques  
Université du Québec à Montréal (UQAM), Montréal (Québec), Canada

---

**KELLY Ann H., Frédéric KECK et Christos LYNTERIS (dir.), 2019, *The Anthropology of Epidemics*. Londres, Routledge, 194 p.**

Comment aborder une épidémie ? Épineuse question. Même si la discipline anthropologique s'est depuis longtemps tournée vers le contemporain, ses méthodes d'enquête semblent, à première vue, peu aptes à observer un phénomène communément conçu en termes

de vitesse, de distance sanitaire et de proximité dangereuse. *The Anthropology of Epidemics*, sous la direction d'Ann H. Kelly, Frédéric Keck et Christos Lynteris, rassemble des contributions d'anthropologues qui se sont penchés sur le sujet des épidémies en s'intéressant à divers angles reflétant la complexité biosociale et politique de l'objet lui-même ainsi que la diversité des méthodes, théories et approches par lesquelles il est appréhendé.

Le parcours des directeurs de l'ouvrage témoigne de cette variété. Anthropologie de la santé publique (Kelly), anthropologie multispécifique et du biopouvoir (Keck) et anthropologie visuelle et historique (Lynteris) sont leurs spécialisations respectives, reflétées dans les contributions. N'étant pas tout à fait nouveau, l'intérêt pour les épidémies en tant qu'objet d'enquête en soi, et non seulement à des fins de contrôle sanitaire, reste néanmoins relativement récent. Les neuf enquêtes et analyses réunies dans cet ouvrage contribuent à complexifier l'idée que l'on peut se faire de ce que sont les épidémies, comment elles sont anticipées, imaginées, déclarées et délimitées, et comment leurs effets mêlent nécessairement biologique et social, humain et non humain. De récentes mouvances dans la discipline anthropologique permettent de décortiquer et de comprendre les épidémies sous ces nombreux aspects.

Plusieurs contributions de l'ouvrage abordent l'éventail grandissant des techniques de contrôle et d'anticipation, obligeant à penser le futur dans le présent par l'élaboration de divers modes de conceptualisation (Lakoff) et de gestion des incertitudes (Keck et Lachenal). Dans une contribution représentative des analyses anthropologiques de la santé publique internationale, Ruth Prince montre comment les interventions en santé publique, ici sur un terrain africain, construisent leurs publics, façonnent les gens en même temps que les portraits épidémiologiques et, par leur présence soutenue, deviennent des acteurs tant économiques et politiques que sanitaires sur les scènes locales.

Trois des contributions abordent spécifiquement les zoonoses et les interactions multispécifiques. Les maladies infectieuses émergentes chez les humains étant, dans certains cas, la conséquence du franchissement des barrières interespèces, ces chapitres mettent à l'œuvre l'approche multispécifique pour saisir ce phénomène qui ne peut être restreint à la seule dimension humaine. Plus que de simples vecteurs indésirables, les animaux non humains sont considérés dans des écologies d'interdépendances avec les humains. De façon exemplaire, la contribution de Natalie Porter place ainsi dans un même cadre d'analyse les pratiques de biosécurité dans les élevages d'oiseaux et la mobilité géographique et sociale des paysans au Vietnam.

Enfin, l'attention portée à la matérialité des épidémies ouvre encore d'autres pistes d'analyse. Ainsi, Vin-Kim Nguyen, médecin et anthropologue, en plus de partager l'expérience de sa double appartenance, montre la possible complémentarité des approches d'épidémiologie phylogénétique et des enquêtes de terrain, chacune indiquant des liens à explorer, des angles morts et des pistes à suivre. Joignant anthropologie des infrastructures et anthropologie multispécifique, Genese Marie Sodikoff amène les lecteurs à explorer une ville de Madagascar comme un palimpseste d'interventions sanitaires infrastructurelles et de terriers creusés par les rats pour montrer comment rongeurs et humains cohabitent dans ces paysages urbains de vie et de coévolution. L'exploration des tunnels liant le monde des morts pestiférés à celui des vivants alors menacés ouvre de nouvelles galeries à l'anthropologie de la mort et de nouvelles embrasures critiques sur les modèles et la raison épidémiologiques.

Alors que les dimensions biosociales, multispécifiques et anticipatives sont bien explorées, on notera la mise au second plan des aspects symboliques et phénoménologiques, plus classiques au sein de l'anthropologie médicale, mais qui restent importants à considérer, même lorsque l'on aborde la maladie davantage dans ses modes de propagation que dans ses significations. En cela, l'ouvrage collectif s'adresse à celles et ceux qui souhaitent poursuivre des explorations relatives au tournant ontologique, à l'anthropologie multispécifique, à l'anthropologie des sciences et celle de la santé publique et globale. Il ne pourra toutefois servir d'introduction à aucun de ces thèmes.

En effet, l'ambition déclarée des directeurs de l'ouvrage est de contribuer aux nouvelles avenues de réflexions dans les sciences sociales tout en montrant comment les épidémies peuvent informer la pensée disciplinaire dans son ensemble. Plusieurs contributions soulèvent ainsi des questions épistémologiques et méthodologiques de fond sur la visualisation en épidémiologie et en anthropologie médicale (Lynteris), les temporalités de la gouvernementalité (p. ex. Caduff), les entremêlements multispécifiques, l'anthropologie face à l'urgence et la vitesse, les possibilités d'engagement critique avec la santé publique (p. ex. Brown) et les sciences de la vie, ainsi que les moyens d'appréhender la complexité et les processus multiscales. Les textes rassemblés se démarquent par l'originalité de leurs réflexions, et, dans l'ensemble, dialoguent entre eux de façon stimulante. *The Anthropology of Epidemics*, chapeauté par une introduction magistrale qui cartographie adroitement le champ d'étude, brosse un portrait succinct, mais habile des méthodes et des avenues théoriques récemment élaborées pour aborder les épidémies comme bonnes à penser pour l'anthropologie dans son ensemble.

Samuel Duchesne  
Département d'anthropologie  
Université Laval, Québec (Québec), Canada

---

**MAZZOCCHETTI Jacinthe et Pierre-Joseph LAURENT, 2021, *Dans l'œil de la pandémie. Face-à-face anthropologique*. Louvain-la-Neuve, Éditions Academia, 212 p., illustr., fig., tabl., bibliogr.**

*Dans l'œil de la pandémie. Face-à-face anthropologique* est un ouvrage qui décrit les liens entre les politiques publiques déployées pendant la pandémie de la maladie à coronavirus (COVID-19) et leurs effets intimes sur le monde social. Il s'agit ainsi de mettre en relief les enjeux sociaux de la pandémie et ses modes de gestion. L'ensemble est recadré dans une approche plus globale illustrant les tensions entre le système économique capitaliste et les inégalités sociales, de même que la mise à mal des services publics.

L'ouvrage est écrit par Jacinthe Mazzocchetti (anthropologue et auteure) et Pierre-Joseph Laurent (agronome et anthropologue), tous deux professeurs à l'Université catholique de Louvain. Par ce livre, composé de six chapitres, les auteurs proposent une réflexion sur la pandémie et se questionnent sur ce qu'il arrivera de l'humanité à la suite de

celle-ci : deviendra-t-elle le catalyseur de transformations sociétales à grande échelle ou le *statu quo* l'emportera-t-il ? Les auteurs s'inscrivent dans une approche d'anthropologie politique résolument critique.

À tour de rôle, Mazzocchetti et Laurent discutent de la pandémie selon leurs propres terrains de recherche, leurs propres perspectives anthropologiques et leur propre vécu. Les auteurs traitent de l'importance des chiffres dans la gestion de la pandémie (chapitre 1), de la pensée conspirationniste et de la défiance (chapitre 2), des effets culturels de la distanciation sociale (chapitre 3), des conséquences de la pandémie sur les inégalités sociales et les populations marginalisées (chapitre 4), de la comparaison entre différents modes de gestion de la pandémie (chapitre 5) et de l'espoir d'un monde meilleur (chapitre 6). L'ensemble de l'ouvrage est ponctué d'expériences ethnographiques, d'images et de poésies pour « donner à penser » et « saisir l'insaisissable » (p. 9).

Deux chapitres (2 et 5) se démarquent particulièrement. Dans le deuxième chapitre, Mazzocchetti explore la pensée conspirationniste sous l'angle de la défiance. Elle est d'avis que, depuis quelques décennies, il est possible d'assister à une augmentation de la défiance à l'endroit des institutions politiques, publiques, scientifiques et médiatiques. Selon elle, cette pensée, jumelée aux sentiments d'injustice et d'impuissance, est le « socle de la recherche d'un autre narratif à la fois porteur de sens et d'espoir, mais aussi d'une quête de rationalité qui permettrait de comprendre les ressorts des inégalités, des violences vécues et observées » (p. 47). Les premières semaines de la pandémie ont été caractérisées par un contexte où les incertitudes étaient multiples. Celles-ci, liées aux incohérences dans les discours politiques et les mesures appliquées, ont engendré un terreau fertile pour la pensée conspirationniste qui propose des narratifs explicatifs sécurisants, totaux et absolus. En soi, son propos est intéressant dans la mesure où l'auteure lie l'adhérence à la pensée conspirationniste et à la quête de sens, qui manque à l'époque contemporaine.

Dans le cinquième chapitre, Laurent présente les résultats d'une analyse qualitative qui compare la gestion de la pandémie dans 59 pays. Ces résultats lui permettent de mettre en relief non seulement ce que la pandémie peut révéler sur l'état du monde, mais aussi de se questionner sur les principes sous-jacents aux décisions politiques liées à la gestion de la COVID-19. Son analyse a été réalisée de mars à juin 2020. Celle-ci repose, d'un côté, sur l'importance accordée à l'économie ou à la santé de la population par les États et, d'un autre côté, sur les stratégies mises en place pour gérer (ou non) la pandémie. En comparant plusieurs pays entre eux, l'auteur conclut que les gouvernements populistes, de gauche comme de droite, n'ont pas une gestion de crise reluisante. Il souligne cependant que, comme la pandémie était toujours en cours au moment de son analyse, la portée de ses résultats demeure limitée et que davantage d'analyses sont nécessaires pour offrir un portrait plus réaliste de la situation.

*Dans l'œil de la pandémie. Face-à-face anthropologique* est d'intérêt pour les anthropologues désirant stimuler leurs réflexions par rapport à la pandémie de la COVID-19, particulièrement en ce qui concerne ses modes de gestion et leurs effets sociaux. Bien qu'intéressant pour engager une réflexion anthropologique sur cette pandémie, l'ouvrage demeure prospectif, ce qui lui nuit considérablement. Ayant été rédigé en 2020-2021, soit au tout début de la pandémie, le livre échoue à l'épreuve du temps. En effet, la perspective des auteurs est déficitaire d'une approche historique profonde de la pandémie qui permettrait une meilleure compréhension des enjeux qu'ils soulèvent. Les auteurs sont cependant humbles et reconnaissent cette faiblesse : « Modestement, nos analyses se reconnaissent provisoires et

pétries d'incertitudes » (p. 8). Outre ces analyses provisoires, les questions de fond soulevées par les auteurs demeureront utiles pour guider les réflexions anthropologiques dans le monde postpandémique.

Benjamin Malo  
Département d'anthropologie  
Université Laval, Québec (Québec), Canada

---

**SOMPARÉ Abdoulaye Wotem, 2020, *L'énigme d'Ebola en Guinée. Une étude socio-anthropologique des réticences*. Paris, L'Harmattan, coll. « Études africaines », série « Santé », 272 p., bibliogr.**

L'épidémie d'Ebola qui a touché l'Afrique de l'Ouest de 2013 à 2016 a nécessité des mesures de contrôle vigoureuses, animées par une vaste opération sanitaire, souvent militarisée et soutenue par la coopération internationale. Celles-ci ont été gênées par une gamme de réactions, allant du déni et de la dérision aux fuites et aux violences physiques, désignées par l'OMS sous « l'euphémisme prudent » (Faye 2015) de *réticence*. Sollicités par le dispositif sanitaire pour « régler » ces réticences, notamment en Guinée, où celles-ci ont été particulièrement répandues et intenses, les socioanthropologues, dont Abdoulaye Wotem Somparé, ont observé certaines tensions entre le rôle qu'on leur attribuait, celui d'une « médiation culturelle » urgente et efficace (Faye 2015), et leur engagement à créer un plus large espace d'observation et d'intercompréhension.

Somparé a ainsi fait partie de ceux dont la pratique ethnographique a été, pendant l'épidémie, « faite » plutôt que documentée » (Abramowitz 2017). Recrutée par ce qu'on a appelé en Guinée « la Riposte », sa production a d'abord consisté en plaidoyers et en négociations de vive voix ainsi qu'en rapports urgents destinés aux autorités de santé publique. C'est après l'épidémie qu'il s'est donné le temps de raconter cette expérience complexe et parfois tendue, et d'en approfondir l'analyse. L'ambition de son ouvrage est modeste : il ne propose ni théorie globale, ni innovation méthodologique, ni argument choc. L'auteur se donne donc la flexibilité d'un récit humble et attentif, qui suit le fil de ce qu'il a observé, basé sur une riche connaissance de la société guinéenne, acquise non pas en tant qu'expert de la santé publique et de la médecine, mais en tant que sociologue polyvalent s'intéressant, en particulier, à la stratification et aux identités sociales et professionnelles ainsi qu'aux questions de mobilité et de reproduction sociales.

Ceux et celles qui ont parcouru les écrits sur Ebola en Afrique de l'Ouest retrouveront dans cet ouvrage des thèmes familiers. Comme d'autres, Somparé rejette une lecture exotisante, culturaliste et homogénéisante des communautés « réticentes » : approche qu'il décrit dans l'introduction. Pour ce faire, il porte attention aux différences et aux conflits sociaux, et cherche à développer une contextualisation historique et politique de ce qu'il désigne comme un « terreau préexistant de méfiance ». Ainsi, l'opposition particulière des habitants de la

Guinée forestière à la Riposte est ancrée dans la longue histoire de leur oppression, de leur exploitation et de leur stigmatisation par les régimes politiques successifs, ainsi que par les entreprises minières transnationales et les groupes sociaux guinéens (géographiques, ethniques et religieux) proches du pouvoir (voir aussi Fairhead 2016). Somparé porte également un regard « symétrique » (Faye 2015) sur, d'un côté, les actions et acteurs de la Riposte (les derniers étant désignés comme « gens d'Ebola »), et, de l'autre, les populations et leurs « réticences ». Le chapitre 1 fait l'inventaire de ces actions et réactions, alors que le chapitre 2 se penche sur les interactions entre « communautés » et « gens d'Ebola », sans hésiter à identifier les « erreurs stratégiques » de la Riposte (Abramowitz 2017), dont le recrutement de jeunes manquant de subtilité et de légitimité sociales, ce qui constitua une entrave au respect et à la confiance mutuels.

L'ouvrage se caractérise d'abord par un souci du détail, menant parfois à des longueurs et des répétitions accentuées par l'organisation des six chapitres, découpés en nombreuses sous-sections. Il se démarque également, surtout dans les chapitres 3 et 4, par son attention aux relations et aux réseaux « horizontaux » qui recourent, sans forcément rassembler, les espaces sociopolitiques. Ainsi, Somparé attire l'attention, par exemple, sur le rôle des « intellectuels de quartier » (et de village) dans la circulation et notamment l'interprétation de l'information. Il offre également, au chapitre 3, une analyse historique des rumeurs en Guinée, dont la fonction a été façonnée par la colonisation et le régime de parti unique de Sékou Touré, comme « expression d'un contre-pouvoir » (p. 104). Le chapitre suivant, qui puise dans la sociologie de la famille, du genre et du travail, décrit la diversité des enjeux et des impacts de l'épidémie et de son contrôle, notamment pour les femmes des régions rurales, les chauffeurs de taxi, les laveurs de corps ou encore les médecins stagiaires, permettant de saisir les raisons de réactions différenciées. Les deux derniers chapitres de l'ouvrage s'étendent sur les manifestations et la contextualisation des tensions politiques dans le système de santé et la vie politique guinéens. Alors que d'autres travaux sur Ebola donnent une lecture critique des conditions de l'épidémie ou des logiques d'intervention en santé mondiale, l'ouvrage de Somparé nous offre plutôt une coupe transversale et diachronique de la société guinéenne contemporaine à travers le prisme d'Ebola.

## Références

- ABRAMOWITZ S., 2017, « Epidemics (Especially Ebola) », *Annual Review of Anthropology*, 46, 1 : 421-445.
- FAIRHEAD J., 2016, « Understanding Social Resistance to the Ebola Response in the Forest Region of the Republic of Guinea: An Anthropological Perspective », *African Studies Review*, 59, 3 : 7-31.
- FAYE S. L., 2015, « L'«exceptionnalité» d'Ebola et les «réticences» populaires en Guinée-Conakry. Réflexions à partir d'une approche d'anthropologie symétrique », *Anthropologie & Santé. Revue internationale francophone d'anthropologie de la santé*, 11. Consulté sur Internet (<https://journals.openedition.org/anthropologiesante/1796>), le 15 septembre 2022.

Noémi Tousignant  
Department of Science and Technology Studies  
University College London, Londres, Royaume-Uni

**VILLEDIEU Yanick, 2021, *Le deuil et la lumière. Une histoire du sida.* Montréal, Éditions du Boréal, 352 p.**

Ce livre raconte l'histoire du sida telle que Yanick Villedieu l'a vue se dérouler sous ses yeux au cours des quelque quarante dernières années. Journaliste scientifique à l'émission *Les Années lumière* — il en a été l'animateur de 1982 à 2017 — sur ICI Radio-Canada, Yanick Villedieu retrace, à travers cinquante courts chapitres, les grandes étapes de l'incroyable épopée scientifique que cette maladie pas comme les autres a déclenchée ; il évoque aussi les avancées progressives réalisées dans la prise en charge clinique des personnes séropositives ; enfin, il insiste sur les diverses formes que la mobilisation des personnes atteintes a prises au fil des années. Comme dans ses précédents ouvrages — *Demain la santé* (1976), *La Médecine en observation* (1991), *Un jour la santé* (2002), tous parus aux Éditions du Boréal —, Yanick Villedieu démontre dans ce nouveau livre son extraordinaire capacité à rendre compte, dans une langue claire et précise, des débats que le VIH/sida a engendrés dans le milieu des virologues, des épidémiologistes et des cliniciens ; il le fait en mettant de l'avant la collaboration entre les différents groupes de spécialistes travaillant sur le sida plutôt que leurs oppositions.

Dès les premières pages, l'auteur démontre son intérêt pour la question de la prise en charge clinique des malades en présentant un événement survenu en 1982 à Montréal. Le D<sup>r</sup> Réjean Thomas, qui est alors un jeune clinicien, rencontre un homme homosexuel dans la trentaine qui présente, au retour d'un séjour à New York, des symptômes qu'il croit être apparentés à « la maladie des Américains ». Le sida a alors fait irruption dans la vie du D<sup>r</sup> Thomas pour ne plus jamais en sortir ; peu après, le D<sup>r</sup> Thomas a mis sur pied une clinique spécialisée qui continue jusqu'à ce jour de soigner des personnes atteintes du VIH/sida. La note publiée en juin 1981 par le Center for Disease Control d'Atlanta marque, selon Villedieu, l'acte de naissance scientifique de la maladie dont souffrait ce premier patient du D<sup>r</sup> Thomas. Comme tous les autres cliniciens, le D<sup>r</sup> Thomas devra attendre jusqu'en 1985 pour disposer d'un premier test de dépistage des anticorps du VIH et jusqu'en 1987 pour pouvoir prescrire un premier médicament antirétroviral appelé AZT. Ce n'est qu'en 1995 qu'arrivent les trithérapies qui se sont vite révélées très efficaces. Malgré le formidable volume de recherches, aucun vaccin n'a cependant encore pu être mis au point.

Yanick Villedieu poursuit son ouvrage en signalant que cette mystérieuse infection qui n'avait pas encore de nom était déjà présente à Montréal en 1982 et qu'elle suscitait une véritable panique dans les milieux gais. On ne savait en effet rien à l'époque au sujet de ses modes de transmission. Peu à peu, des chercheurs ont reconstitué les filières de contamination des personnes infectées en remontant vers le « patient zéro » ; quant à la source originelle du VIH, les routes empruntées par le virus pointèrent assez rapidement en direction de l'Afrique. En 1983, des chercheurs français de l'Institut Pasteur ont découvert un rétrovirus — baptisé LAV — qu'ils affirmèrent être à l'origine de l'effondrement du système immunitaire des malades du VIH/sida. Peu de temps après, l'Américain Robert Gallo annonça avoir isolé un rétrovirus baptisé HTLV-III qu'il considérait être en cause dans la production de cette nouvelle maladie. Le LAV et le HTLV-III, qui étaient en réalité le même virus, furent rebaptisés en 1986 « virus de l'immunodéficience humaine » ou VIH. Yanick Villedieu explique par le détail, et dans un style respectueux de tous les chercheurs, comment les équipes française et américaine finirent par se réconcilier en 1987.

Le 4 juin 1989, Yanick Villedieu est au Palais des congrès de Montréal où se déroule la cinquième conférence internationale sur le sida. À cette occasion, Yanick Villedieu s'est entretenu avec le D<sup>r</sup> Jonathan Mann, directeur du Programme mondial de lutte contre le sida à l'OMS. Le D<sup>r</sup> Mann a alors précisé qu'un demi-million de personnes étaient atteintes du sida à travers le monde alors que cette maladie n'existait même pas huit ans plus tôt. En 1999, un rapport de l'OMS évaluait à 50 millions les personnes infectées par le VIH depuis le début de l'épidémie, et à 16 millions le nombre de personnes qui en étaient mortes. Villedieu commente ces chiffres en plusieurs endroits de son livre en s'intéressant particulièrement à la question de l'accès à des traitements abordables pour les personnes porteuses du VIH dans les pays pauvres. L'accord signé en novembre 2001 par cinq grands laboratoires pour fabriquer des médicaments génériques est présenté par Villedieu comme un tournant dans l'histoire clinique du sida.

La perspective historique adoptée a conduit l'auteur à diviser son livre en quatre sections correspondant aux décennies 1980, 1990, 2000 et 2010. La section dédiée aux années 1980 est la plus longue, avec ses seize petits chapitres qui portent, entre autres, sur l'apparition des premiers malades du sida — le cas du Québécois Gaétan Dugas (1953-1984) qui a été considéré comme le « patient zéro » à l'origine de la diffusion du VIH en Amérique est discuté d'une manière approfondie qui exclut définitivement cette possibilité —, sur la découverte à Paris du virus du sida et sa redécouverte à Washington, sur l'origine africaine du virus et sur les liens entre amour et mort dans une courte vignette à portée philosophique. Les onze thèmes retenus pour les années 1990 sont présentés sous la forme de comparaisons : entre les pays occidentaux et l'Afrique ; entre les formes homosexuelle et hétérosexuelle de transmission du VIH ; entre de grandes figures (Rudolf Nouriev et Maurice Tourigny) mortes du sida ; entre l'apport de grands chercheurs comme Jonathan Mann, Paul Farmer et d'autres. Durant les années 2000, il était devenu possible de vivre avec le VIH/sida grâce aux médicaments antirétroviraux disponibles pour un grand nombre de malades ; dans une douzaine de courts textes, Villedieu montre que la situation varie néanmoins selon que les malades vivent à New York, Paris, Delhi ou Kigali. Les recherches se multiplient durant la décennie 2010, mais le sida reste toujours vaincu ; l'espoir de pouvoir guérir du sida grandit. L'ouvrage s'achève avec une très brève section dans laquelle l'auteur dresse un tableau des ressemblances et des différences entre les épidémies du VIH/sida et de la COVID-19.

Les lecteurs trouveront dans ce livre une synthèse rigoureuse du savoir qui s'est progressivement construit autour du VIH/sida. Cet ouvrage est appelé à devenir une référence essentielle pour quiconque travaille sur l'un ou l'autre aspect de cette maladie. Il s'impose comme lecture pour les praticiens de l'anthropologie médicale.

*Gilles Bibeau, professeur émérite  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada*

---

**DAS Veena, 2021, *Voix de l'ordinaire. L'anthropologue face à la violence*, préface de Sandra Laugier. Lausanne, BSN Press, coll. « A contrario campus », 240 p., bibliogr.**

« Parfois, il arrive qu'un texte retrouve un nouveau souffle parce que l'acte même de le traduire lui a donné une nouvelle vie » (p. 207). Cette déclaration de Veena Das dans la postface du recueil illustre avec pertinence et sensibilité l'ambition de cette œuvre. En effet, *Voix de l'ordinaire* constitue avant tout un projet porté par les professeurs Marco Motta et Yves Erard qui vise à rendre accessible à un public francophone la pensée de Das tout en lui donnant une résonance nouvelle. À cette fin, l'ouvrage réunit un ensemble de textes écrits par Veena Das entre 1996 et 2017.

Présentés de manière quasi chronologique, les huit articles qui composent ce recueil s'apparentent à des conversations, dont les interlocuteurs sont à la fois philosophes et anthropologues, romanciers indiens et pakistanais ou encore enfants des *jhuggi* de New Delhi. À travers les textes, ce sont toutefois deux figures ayant ostensiblement marqué le travail de Das qui discutent le plus : Stanley Cavell et Ludwig Wittgenstein. C'est sous leurs auspices que l'anthropologue imagine à nouveau l'engagement de la philosophie avec la violence et l'ordinaire.

Les différents chapitres prennent davantage la forme d'essais que d'articles scientifiques et oscillent entre analyse littéraire, réflexion théorique, observations de terrain et passages autobiographiques. L'article « Le langage et le corps » (chapitre 1) qui ouvre ce recueil illustre tout à fait les manières dont Das réussit à faire subtilement dialoguer ces formes d'analyse et d'écriture. Dans cet article, elle aborde l'enjeu des violences faites aux femmes lors de la partition des Indes par le prisme du langage et de la parole. Das souligne comment la fin du Raj britannique en 1947 est l'histoire de déportations, d'exil et de violences. La partition a trouvé son expression la plus infâme dans le viol et l'enlèvement de femmes du sous-continent. En faisant converser Wittgenstein, Rabindranath Tagore et Saadat Hasan Manto, elle s'intéresse avant tout aux vécus et aux discours liés à cette violence. Les souffrances sont inscrites autant dans les corps que dans le langage, et leur reconnaissance relève moins de la raison que de la compassion de ceux qui sont prêts à les recevoir et à leur donner refuge.

Ce premier article est suivi par un commentaire de Cavell. Le professeur de Harvard y encense l'essai de Das. Pour lui, Das aborde avec force et sensibilité les difficultés, autant théoriques qu'humaines, éprouvées pour parler de violences frôlant l'indicible. Cavell contribue aussi aux réflexions menées par l'anthropologue indienne en soulignant les voies par lesquelles la souffrance s'exprime dans les silences de nos sociétés. Il fait également valoir la déférence de Das quand elle exprime son incapacité « de nommer ce qui s'est éteint quand les citoyens indiens se sont réveillés indépendants et monstrueux » (p. 64). Ce texte marque le début de l'amitié et du compagnonnage intellectuel entre Das et Cavell, qui perdurera jusqu'au décès de ce dernier en 2018. Tout au long du recueil se ressent le désir initial des éditeurs de publier un ouvrage centré sur le dialogue entre ces deux penseurs.

D'un point de vue théorique, les troisième et quatrième articles sont selon nous les plus riches. Das y tisse les liens entre anthropologie et philosophie. Dans « Wittgenstein et l'anthropologie » (chapitre 3), l'autrice atteste la pertinence des travaux du philosophe viennois pour la recherche en sciences humaines. En s'appuyant sur les réflexions de

Wittgenstein quant à l'ordinaire, le scepticisme et la douleur, Das s'intéresse aux enjeux d'expression des vécus dans le langage et de traduction des mondes. C'est en discutant de l'empreinte du scepticisme sur nos formes de vie comme êtres de langage que Das aborde la commensurabilité de la souffrance et la possibilité du savoir anthropologique. Dans « L'action, l'expression et la vie » (chapitre 4), Das mène une discussion critique sur la théorie austinienne des actes de langage au regard des écrits de Cavell. Elle appuie ensuite cette critique sur la base de son travail ethnographique dans les bidonvilles de New Delhi. Une fois encore, nous retrouvons dans cet essai le leitmotiv de Das, qui vise à ramener la philosophie du langage au niveau du quotidien et de la vie ordinaire.

Par l'originalité de son style et sa sensibilité ethnographique, Das ouvre une voie pour penser la violence, non seulement dans ses aspects extraordinaires, mais bien dans son funeste prosaïsme. En étudiant la manière dont la violence est portée dans nos mots, nos corps et nos silences, Das présente les stratégies ordinaires pour redonner du sens à un monde déchiré par le deuil. Si l'écriture de Das et sa tendance à briser les barrières disciplinaires constituent sa force, elles peuvent également dérouter le lectorat.

Par ailleurs, il nous est difficile de savoir à qui s'adresse ce recueil : à un public averti ou aux néophytes souhaitant découvrir la pensée de Veena Das en français ? Bien que la préface de Sandra Laugier et l'introduction de Motta et Erard aident grandement à la compréhension des différents textes et que la qualité du travail de Das est indéniable, l'appréciation de cet ouvrage semble contingente à une connaissance préalable de l'œuvre de l'autrice et à son inscription dans les débats au sein de la philosophie du langage.

*Marwan Attalah*

*Université du Québec à Montréal, Montréal (Québec), Canada  
et Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, Belgique*

---

**PICHETTE Jean-Pierre, 2019, *La danse de l'ainé célibataire ou la résistance des marges. Étude d'une sanction populaire dans le rituel du mariage franco-ontarien*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Les Archives de folklore », 33, 276 p.**

Jean-Pierre Pichette est professeur d'ethnologie à l'Université Sainte-Anne, située en Nouvelle-Écosse au Canada. Ancien titulaire de la Chaire de recherche du Canada en oralité des francophonies minoritaires d'Amérique, ses travaux portent sur la littérature orale et les traditions populaires de l'Amérique française. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *La danse de l'ainé célibataire ou la résistance des marges*, un livre issu d'une « série d'enquêtes intensives » qu'il poursuit depuis 1999 avec de nombreux collaborateurs.

La danse de l'ainé célibataire dont Jean-Pierre Pichette traite dans ce livre n'est ni une « danse-thérapie » (Vaysse 2006), ni une forme de célébration religieuse. Il s'agit d'une coutume franco-canadienne qui consiste à soumettre à une épreuve publique de danse un aîné qui se fait devancer en mariage par son cadet. La structure technique de cette danse de l'ainé ne repose pas

sur un enchaînement de gestes bien définis et invariables qui suivraient une codification rigide et systématique. Il suffit pour la victime de « juste danser » et non pas de « danser juste », comme le voudrait bien toute autre danse à finalité performative ou compétitive. Sanction infligée au retardataire en matière de mariage, la danse de l'ainé célibataire signifie une volonté collective d'encourager le mariage et de dissuader les individus de rester dans le célibat. Ainsi, « se marier à temps » et « attendre longtemps » constituent donc deux pôles opposés dont la frontière est redéfinie à chaque occasion de mariage, au point de donner lieu à un marquage identitaire et même politique. Ce qui constitue réellement une épreuve dans ce rituel, c'est plus le fardeau de la honte que le danseur est obligé de porter en public que l'expérience d'une transpiration à laquelle on le soumet durant quelques minutes de danse. L'ennui pour la victime réside dans le fait de s'exposer à la risée du public, d'être ridiculisé, plutôt que l'obligation de consentir à un effort physique de quelques instants. Cette danse est sinon un sacrifice de soi, du moins la torsion d'une dignité, en vue de faire amende honorable, à la suite de ce qui est perçu comme une transgression, c'est-à-dire « se faire devancer par son cadet en matière de mariage ». Ce rituel manifeste tout l'attachement à un lien social historique qui réaffirme la prééminence du mariage sur le célibat.

Considérant le problème sous un angle historique et géographique, Pichette en analyse les contours politiques pour apporter une lecture au paradoxe saisissant qui entoure cette coutume : oubliée dans son foyer d'origine et dans les centres, elle ne fait pas moins preuve de vitalité dans les marges, les périphéries et au sein des minorités. À partir de là, l'auteur propose la métaphore du limaçon pour envisager l'hypothèse d'une « séparation » entre la tradition et son foyer de naissance. Ainsi perçue, la tradition serait pour son foyer originel ce que la carapace est pour l'escargot. Pour autant, Pichette précise que la marge n'a nullement le monopole de la tradition. Pour preuve, le centre se nourrit de toute une politique de conservation et de protection de la tradition. Si donc « la part de la marge pour la vitalité de la tradition est un fait incontestable, celle du centre pour leur protection » demeure une réalité tangible. Pichette nuance davantage son propos en indiquant que tous les peuples émigrés n'ont pas réussi à conserver toutes les traditions du pays d'origine. Dans certains cas, il y a bien « déperdition » et donc « érosion de la tradition » chez les populations immigrées. Le principe du limaçon est tout sauf infaillible. En revanche, il est plus probable que la tradition reste un levier de résistance dans les marges plutôt qu'ailleurs.

Ce livre est d'un grand intérêt anthropologique, même si un petit développement sur les « intermédiaires culturels » et les « diffuseurs institutionnels » qui assurent la promotion de cette coutume aurait été un plus. Beaucoup de travaux ont montré le rôle qu'ont joué les intermédiaires dans la revitalisation de traditions de danse. C'est le cas en Afrique du Nord, notamment dans le Rif marocain, où Raymond Jamous (1981) a montré le rôle clé joué par les jeunes dans la perpétuation de « la danse du sultan commandeur des croyants ». C'est également le cas en Tunisie, où les ouvriers se sont distingués dans la promotion d'une danse qu'on appelle le *Rboukh*.

## Références

- JAMOUS, Raymond, 1981, *Honneur et Baraka. Les structures sociales traditionnelles dans le Rif*. Paris, Les Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- VAYSSE, Jocelyne, 2006, *La danse-thérapie. Histoire, techniques, théories*. Paris, L'Harmattan.

Cheikh E. Abdoulaye Niang  
Laboratoire d'anthropologie culturelle  
Institut fondamental d'Afrique noire Cheikh Anta Diop, Dakar, Sénégal

---

**THOMAS Nicholas, 2020, *Océaniens. Histoire du Pacifique à l'âge des empires*, préface d'Éric Wittersheim, traduit de l'anglais par Paulin Dardel. Toulouse, Anacharsis, coll. « Essais », série « Histoire », 507 p., illustr., cartes, bibliogr.**

Directeur du Musée d'archéologie et d'anthropologie et professeur d'anthropologie historique à l'Université de Cambridge, Nicholas Thomas explore depuis une trentaine d'années les histoires coloniales et les rencontres interculturelles qui ont marqué et qui caractérisent encore l'Océanie. Traduction d'un ouvrage paru initialement en anglais en 2010, l'anthropologue originaire d'Australie s'y refuse à considérer les expériences coloniales du Pacifique comme des histoires indépendantes et isolées propres à chaque île et présente plutôt l'histoire d'une Océanie cosmopolite et interconnectée. S'intéressant aux parcours d'insulaires et d'Européens, Thomas dessine la carte d'un espace caractérisé par des flux d'humains et de marchandises. Il dévoile l'histoire d'influences réciproques entre colonisateurs et colonisés au cours de laquelle les Occidentaux se sont intégrés à des réseaux préexistants de relations intra-insulaires et multilatérales tout en y laissant une marque. Récompensé par le Wolfson History Prize décerné chaque année au Royaume-Uni pour promouvoir et encourager l'excellence de livres d'histoire pour le grand public, cet ouvrage entreprend un travail de vulgarisation d'une histoire globale de l'Océanie en attachant une attention toute particulière aux perspectives et à l'agentivité des Autochtones.

L'ouvrage, qui comprend une préface de l'anthropologue Éric Wittersheim, se divise en deux parties. La première moitié couvre la période des premiers contacts jusqu'à la colonisation de la Polynésie par les Empires britannique, français et allemand ainsi que les premières tentatives d'expéditions en Mélanésie. Le lecteur découvre un espace multiculturel interconnecté où les échanges se font autant entre Européens et Océaniens qu'entre insulaires eux-mêmes. L'auteur y relate les parcours de vies d'insulaires, notamment celui de Kualelo (p. 29), jeune Hawaïen qui résida en Angleterre dans les années 1790, ainsi que les parcours exceptionnels d'Européens comme George Vason (p. 89), jeune maçon de 25 ans originaire de Nottingham devenu missionnaire, qui s'intégra à la société tongienne au point d'y devenir un chef prenant part aux stratégies d'alliances locales. La suite de cette première partie s'attache d'ailleurs aux alliances qui se développèrent entre insulaires et Européens et aux impacts de la présence militaire européenne sur les rapports de pouvoir au sein des sociétés locales. De grands chefs polynésiens comme Kamehameha 1<sup>er</sup> d'Hawaï et Pomare 1<sup>er</sup> de Tahiti usèrent de ces alliances dans leurs stratégies d'acquisition de capital symbolique et économique, mais également de renforcement de leur puissance militaire.

La seconde partie de l'ouvrage porte sur la phase d'expansion des sphères d'influence des Empires français et britannique en Polynésie et en Mélanésie. L'ambition d'y établir des colonies de peuplement devint désormais un enjeu géopolitique primordial. À partir de l'exemple de la Nouvelle-Calédonie, l'auteur nous présente les enjeux et réalités à l'échelle locale de la rencontre entre deux sociétés profondément antagonistes et la mise en place d'un rapport de domination de l'une sur l'autre. Ce nouvel ordre permit l'émergence d'un âge de la « piraterie » (p. 307), reposant sur une marchandisation des corps des insulaires, menant graduellement à un système mondialisé de recrutement de travailleurs océaniens. Il fut

responsable de la propagation d'épidémies qui bouleversèrent de façon tragique la démographie du Pacifique. L'expérience de ce système dota par ailleurs les insulaires des « connaissances des rouages de l'économie mondiale » (p. 392) et des outils pour s'y faire leur place ou y résister. Dans cette partie, Thomas invite les lecteurs à approfondir la recherche relativement à deux points spécifiques. Premièrement, il suggère de creuser l'étude des impacts du retour dans leurs îles des marins insulaires et des anciens déportés sur le « monde politique local » (p. 458). Deuxièmement, s'appuyant sur plusieurs exemples — comme la diffusion, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, des images figuratives dans les arts kanak et des bambous gravés (p. 305) ainsi que l'émergence de l'écriture et des tablettes *Rongorongo* à Rapa Nui issues possiblement du contact avec les navigateurs occidentaux (p. 334) —, il propose de s'intéresser aux capacités d'intégration d'éléments allogènes dans les cultures locales.

Citant les travaux de Klaus Neumann, Thomas s'inscrit dans le courant historiographique de l'histoire globale selon laquelle les interactions entre différentes sociétés et cultures ne peuvent et ne doivent pas être perçues comme le résultat d'un processus de transformation verticale, mais comme un processus multifactoriel d'échanges, d'influences et d'adaptations réciproques. À partir d'archives coloniales, de journaux d'expéditions et de récits d'Européens ayant voyagé sur les mers du Sud, l'auteur fait le choix méthodologique de s'intéresser simultanément à des récits de vie d'individus variés et de recourir aux matériaux originaux que sont les objets d'arts océaniques, dont les photos agrémentent l'ouvrage, afin de dévoiler les perspectives locales et individuelles, ainsi que les transformations sociétales. L'auteur nous pousse ainsi à nous intéresser aux divers types de données produites en dehors des cadres institutionnels tout en nous rappelant que l'étude de l'évolution des formes artisanales et artistiques imaginées en contexte colonial participe à l'analyse critique du passé.

Enfin, si l'ouvrage témoigne de l'agentivité des insulaires dans cette histoire globale, en revanche, il s'attarde peu sur l'évolution historique des univers de sens des sociétés océaniques. Néanmoins, à partir d'un travail d'historicisation des formes culturelles contemporaines, l'auteur développe en fin d'ouvrage une réflexion intéressante sur « l'expression de la modernité polynésienne » (p. 343), stimulée par les rencontres et les échanges interculturels.

Florian Lebret  
Département d'anthropologie  
Université Laval, Québec (Québec), Canada

---

**TSING Anna L., 2022, *Proliférations*, préface d'Isabelle Stengers, traduit de l'anglais par Marin Schaffner. Paris, Wildproject, 128 p., illustr., bibliogr.**

Le petit ouvrage *Proliférations* regroupe trois essais d'Anna Tsing qui résonnent avec une forme d'écriture qui se veut cette fois-ci moins théorique et académique qu'engagée. Dans ce triptyque, elle élargit en détail les attentions portées dans ses ouvrages précédents aux champignons et aux « marges indociles » de l'exceptionnalisme humain qu'un terme comme

« Anthropocène » présuppose par définition. Ainsi, allant du mildiou de la pomme en passant par les polypes de méduses, le kudzu et jusqu'à la cicadelle brune, d'autres modes d'existence entrent dans le décor des ruines du capitalisme devenues inévitables. Tsing interroge comment une forme de vie par-delà l'humain peut devenir destructrice et abandonner ses vieilles habitudes de « compagnonnage multi-espèces ». D'ailleurs, et en duo avec la voix d'Isabelle Stengers dans la préface, il est question de l'importance de déambuler dans les zones hors contrôle et délaissées de l'Anthropocène, là où les modes d'existence soit prolifèrent de manière menaçante, soit font résurgence à la manière du vieil Holocène. Vivre donc dans les débris du capitalisme s'avère être notre destin, « mais nous n'y serons pas seuls et nous y côtoierons des êtres redoutables », souligne Stengers (p. 22).

L'idée percutante de « nouveaux mondes sauvages » poursuit la trame du livre à la manière d'un filigrane. Ce sauvage en mode prolifération prend la forme, à grande échelle, de ravages et de désordres biologiques, et non précisément contre ce qui lui a permis de décupler de manière profuse, à savoir l'ère industrielle, l'État et le capital. D'après l'auteure, cette forme émergente d'intensification du sauvage dérive en fait de l'inadéquation croissante du vivre-avec des habitants de la terre. Pourtant, il ne s'agit pas de culpabiliser les êtres en débordement : « [c]e sont les pratiques industrielles et impériales, intentionnellement inattentives, qui ont créé la possibilité de ces nouveaux mondes sauvages » (p. 41).

Une autre idée se détache des pages du livre : l'opposition entre deux modes de propagation contraires, à savoir ceux qui intensifient les écologies de l'extinction de l'Anthropocène et ceux qui permettent le renouveau de l'Holocène, ère de la viabilité des interactions entre humains et forêts, dont la culture traditionnelle des matsutakes au Japon, « champignons agriculteurs » d'après l'auteure, en est un tableau éclairant. D'autant plus parce qu'une des problématiques centrales du livre est celle de la plantation, et donc des pépinières industrielles qui sont « un exemple de la réorganisation du vivant en actifs financiers » (p. 63) et de la discipline des organismes en fonction du marché. Les monocultures qui en ont émergé constituent alors « un festin » pour les « champignons chasseurs » ou pathogènes ainsi débridés, tels que celui qui constitue la maladie du frêne. Or, selon l'auteure, c'est dans cet entre-deux que l'anthropologie trouverait sa place. Ayant déjà dépassé les écueils critiques et les apories d'une discipline autrefois centrée uniquement sur l'humain, la disparité de modes d'existence du vivant, leurs répercussions bio-sociales et leurs logiques de viabilité font en sorte qu'il soit nécessaire d'élaborer des registres de pensée qui refusent d'unifier les perspectives et les approches dans des prétentions universelles. Ce plaidoyer pour un positionnement anthropologique et donc pluriel dans les enjeux houleux de notre ère de renversements environnementaux est au cœur des propos de l'auteure, en écho avec une discipline de plus en plus en symbiose avec les enjeux du vivant sur terre.

Terrains et terroirs de multiples modes d'existence font donc les milieux ambiants pour une déambulation qui « se fabrique » des paysages familiers comme méthode d'observation. De ce fait, c'est en faisant expédition dans les marges de la domestication du vivant, de la logique du privé et de la gestion des États, qu'on peut encore témoigner de l'épanouissement d'écologies où priment des liens de compagnonnage multi-espèces. À cet égard, la colonisation du monde, la domestication d'animaux et de plantes, tout comme la standardisation de vivants et de modes d'existence humains en maisons fermées au monde, reproduisent la vie comme un champ de bataille en expansion. Les espaces contrôlés, hygiénisés et encapsulés de l'intimité domestique — et c'est ici où Tsing lance la critique la plus féconde de son livre — dressent

les frontières à la fois du foyer, de l'amour et du plan « bio-social hégémonique » actuel, et donc prenant la forme de l'*empire* d'aujourd'hui, en prolongation de l'ordre colonisateur de « la nature ».

La formule se résume donc à remarquer les coutures et les lieux de transition qui permettront d'enrichir nos rapports au vivant, à l'encontre du paradigme du foyer étanche et des plantations. Positionnement épistémologique et politique qui s'adresse surtout à un lectorat engagé et proche d'une anthropologie environnementale et contentieuse, quoique l'ouvrage ne se détache pas de la notion close d'espèce chère au naturalisme, ou de l'idée d'Anthropocène, largement discutée dans le texte, mais sans proposer un terme alternatif, davantage critique à l'égard de cet *anthropos* problématique qui résiste à quitter le devant kairologique des scènes.

*Daniel Alberto Restrepo Hernández*  
*École d'études sociologiques et anthropologiques*  
*Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada*